



CERCLE LINGUISTIQUE
D'AIX-EN-PROVENCE

TRAVAUX 3

LES RELATIONS SYNTAXIQUES

1985

publications

UNIVERSITE DE PROVENCE
29, av. Robert-Schuman
13621 Aix-en-Provence Cedex

diffusion

JEANNE LAFFITTE
1, pl. Francis-Chirat
13002 Marseille

ÉT LE VERBE SE FIT NOM ...

Nous voudrions, à partir d'une réflexion sur une langue naturelle, poser cette simple question : *quelle est la différence entre un nom et une proposition ?*

Il nous faudra nous demander les raisons de cette opposition "classique" dans la plupart des théories linguistiques sur les langues indo-européennes, et étudier de quelle façon peut être pensé le mode d'articulation de ces deux notions.

Mais cette opposition ne relève pas seulement de la linguistique au sens strict, puisqu'on la trouve au centre des préoccupations de ceux qui ont donné naissance à la "philosophie du langage : Frege, Russell, Wittgenstein, etc.

Nous voudrions montrer ici comment peut être pensé un point de convergence entre la philosophie du langage et la description d'une langue dans son fonctionnement, sur la base de sa syntaxe.

Alors que, d'une façon générale, la philosophie du langage et la linguistique restent des domaines séparés, nous testerons sur les faits d'une *langue* (le russe, comparé au français) des vues philosophiques sur *le langage* naturel, désirant montrer par là combien il est vain d'entreprendre de "faire de la linguistique" sans poser, en même temps, des problèmes dits philosophiques, comme la référence,

ou le rapport langage / réel, ou des problèmes dits logiques, comme la proposition.

S'il y a un modèle que nous avons suivi, c'est celui de Z. Vendler, qui vérifiait sur les faits de langue les intuitions philosophiques d'Austin. Mais, à la différence de Vendler, nous avons travaillé à partir d'un corpus, car les faits linguistiques sont là, non pour conforter au coup par coup une théorie, mais pour la remettre en cause, la confronter à un "réel", un réel de la langue, au sens de J.-C. Milner.

Ainsi, si on se demande, à partir d'un corpus (russe) "*qu'est-ce qu'un nom ?*", on rencontrera à la fois l'insistant problème de la référence (le rapport langue naturelle / réalité) et celui de la nature du syntagme nominal dans une langue comme le russe, encore assez proche du français puisqu'indo-européenne, donc comparable, mais présentant malgré cette parenté génétique des particularités qui la différencient notablement du français.

I/ LOGIQUE ET LANGUE NATURELLE

A) Le rapport nom / proposition en logique

Pour tenter de circonscrire ce qui rapproche la linguistique de la philosophie du langage comme ce qui l'en éloigne, nous présenterons d'abord rapidement la problématique logique de l'opposition du nom et de la proposition.

Pour Russell et le Wittgenstein du *Tractatus*, un nom, ou terme, sert à désigner, ou référer, une proposition sert à *asserter*.

Autrement dit, les noms, ou encore expressions référentielles (qui peuvent avoir différentes réalisations) désignent des objets, et les propositions (en tant que phrases déclaratives) représentent des états de choses, des faits qui, s'ils sont réels, rendent les phrases vraies. C'est la doctrine du positivisme logique.

Les noms, par conséquent, ne sont ni vrais ni faux, ils ne sont pas exposés à un jugement, ils sont adéquats ou inadéquats à la

chose qu'ils représentent. Seules les propositions peuvent être vraies ou fausses. Si le nom est un substitut de la chose, la proposition est un substitut du fait, ou état de choses (state of things), lui-même fait de relations entre des choses. C'est l'atomisme logique du début de la carrière de Russell.

La signification n'est alors rien d'autre que cette substitution d'un signe, ou représentant, au représenté.

La doctrine sémantique de Russell s'apparente ainsi à un *réalisme* au sens scolastique : la signification est pensée sur le modèle de la *nomination* de ce qui existe déjà. Le principe ontologique se trouve donc à l'intérieur de la langue elle-même, comme base théorique de l'isomorphisme langage / réel.

Le reste de notre exposé consistera à remettre en cause cet isomorphisme, en proposant une sorte de nominalisme modéré à base linguistique.

B) Un phénomène inassignable en logique :
la nominalisation

Le logicisme ainsi pensé parle de la *langue* sous les traits du langage naturel, dont les écarts par rapport au principe logique ne seraient que de fâcheux accidents, des "imperfections".

Mais parler du langage naturel permet de contourner le propre de chaque langue, au sens linguistique cette fois (et on pourrait montrer que les adversaires des positivistes logiques, les "philosophes du langage ordinaire", en fait ignorent et contournent tout autant ce que nous appellerons "le propre de la langue").

Le propre de la langue, nous voudrions l'aborder à partir d'un phénomène caractérisable linguistiquement, et qui a, à notre avis, une place inassignable en logique : la *nominalisation*.

La nominalisation occupe très précisément une place charnière entre le nom et la proposition. Elle pose des problèmes insurmontables si l'on s'en tient à une vision logiciste de l'énoncé. C'est d'ailleurs un des points d'achopement des grammaires génératives.

En russe l'abondance des formes nominales du verbe a été souvent notée. Notre travail sur le discours politique soviétique (ou "langue de bois") a montré, par exemple, que sur 60 pages de textes traités sur ordinateur, il n'y avait *aucun verbe* dans les lemmes de forte fréquence : > 20.

Voici, à titre d'illustration, une phrase tirée d'un discours de L. I. Brejnev :

Glavnym istočnikom rosta proizvoditel'nosti truda dolžno byt' povyšenie texničeskogo urovnja proizvodstva na osnove razvitija i vnedrenija novoj tehniki i progressivnyx texnologičeskix processov, širokogo primeneniya kompleksnoj mexanizacii i avtomatizacii, a takže uglublenie specializacii i ulučšenie proizvodstvennogo kooperirovanija predprijetij.

(Le facteur principal d'augmentation de la productivité du travail doit être l'élévation du niveau technique de production sur la base du développement et de l'application de nouvelles techniques et de procédés technologiques de pointe, d'une large utilisation de la mécanisation et de l'automatisation intégrées, ainsi que le renforcement de la spécialisation et l'amélioration de la coopération de production des entreprises.)

Le seul verbe de cette phrase en russe est l'infinitif *byt'* (être), lui-même modalisé par l'adjectif *dolžno* (correspondant au verbe modal français *devoir*).

Une telle phrase pose le problème de sa réception par des francophones. Il est sûr qu'à une traduction littérale, qui "ne passe pas bien en français", on pourra préférer une version plus élaborée, c'est-à-dire faisant éclater ces cascades de nominalisations au génitif en réintroduisant, par exemple, des *propositions* subordonnées ou indépendantes.

Mais si l'on s'en tient aux formes propres du russe, alors qu'en est-il, exactement, de l'opposition N/p (nom/proposition) ?

L'abondance des formes nominales du verbe est-elle propre au russe en tant que langue, ou à la langue de bois en tant que style ? Ou le problème est-il mal posé ? Cette fascination du *nom* a-t-elle quelque chose à voir avec le rapport philosophique langage /

réalité, avec la conception de la signification comme nomination ? D'autre part, permet-elle de caractériser le propre du russe dans une perspective typologique, par exemple ?

Nous travaillerons sur des exemples en russe, langue dans laquelle les énoncés à nominalisation sont plus nombreux, plus faciles, plus "naturels" qu'en français. Et nous en concluons immédiatement qu'un philosophe ou un logicien francophone ou anglophone n'a pas à sa disposition les mêmes éléments qu'un russophone lorsqu'il parle du "langage naturel" ou du "langage ordinaire". Un système logique et surtout un raisonnement prétendant à des généralisations universalisantes peuvent être ainsi étroitement dépendants de la langue naturelle qui en est le fondement, de manière consciente ou non, théorisée ou non. C'est ce qu'a magnifiquement montré Benveniste lorsqu'il a établi le rapport entre les catégories "universelles" d'Aristote et le système verbal du grec ancien.

Si nous nous sommes attardé sur la théorie de Russell, c'est qu'à notre avis les effets idéologiques de sa doctrine sémantique se font encore sentir en linguistique, même si des déclarations de principe affirment le contraire.

Le préjugé logique, ou plus exactement logiciste, subsiste dans les pratiques linguistiques; voyons ce qu'il en advient si on le confronte au phénomène de la nominalisation en russe.

II/ N OU p ?

La nominalisation se situe dans une zone trouble, dans une région-frontière entre la syntaxe et le lexique, entre la syntaxe et la sémantique.

Nous faisons l'hypothèse que la fréquence élevée des nominalisations dans notre corpus de discours politiques soviétiques est l'indice d'un type spécifique de contact que le "texte", comme produit fini, clos, entretient avec ses conditions de production, avec un extérieur qui lui est spécifique.

En effet, l'idée générale qui se dégage de la plupart des théories linguistiques ayant traité du problème de la nominalisation est que cette dernière "représente", "est la forme transformée de", ou tout simplement "entretient un certain rapport avec" *autre chose qu'elle-même*. La nominalisation ne serait donc pas quelque chose d'initial, d'original, mais le produit, le résultat de certaines opérations effectuées "avant" la réalisation matérielle du texte.

Il y a ainsi dans un texte des *noms* qui se différencient des autres noms en ce qu'ils sont en rapport avec "autre chose", autre chose qui est, en principe, un énoncé verbal sous-jacent.

Et nous voudrions savoir comment un texte peut comporter, à titre de composants internes, des éléments "venus d'ailleurs", quel est le rapport entre le texte et cet ailleurs, entre le texte et cet *autre que lui-même*.

Un linguiste cherche à rendre compte du "passage" de l'énoncé verbal à la nominalisation en définissant des règles produisant des phrases grammaticales. C'est une perspective exactement inverse qui nous guide ici, puisque nous avons travaillé sur un corpus. D'abord, en reconnaissance, nous voudrions savoir comment "remonter" de la nominalisation à cet autre chose, à cet autre énoncé qui n'est pas dans le texte. Ensuite, dans une perspective discursive, on cherchera quel est l'espace possible de cet "ailleurs".

En effet, la reconstitution linguistique de l'énoncé "original" sous-jacent à une nominalisation renvoie à un *extérieur* du texte, que ce soit une antériorité transformationnelle ou une altérité dérivationnelle. Mais le type particulier de *paraphrasage* ainsi mis en oeuvre n'a, à notre connaissance, été que rarement posé en ces termes de rapport à un extérieur. (Il faut remarquer dès maintenant que la mise en rapport d'une structure syntaxique avec un extérieur spécifique a pour effet immédiat l'abandon de la phrase comme unité privilégiée d'analyse).

A) Interprétation conflictuelle de la nature
d'une nominalisation dérivée : N ou p ?

Nous avons travaillé avec un ordinateur, en disposant d'un instrument extrêmement précieux : l'indexation morpho-syntaxique automatique du corpus, réalisée grâce au programme de l'équipe de Traduction automatique de Grenoble (G.E.T.A.).

En présence de ces longs discours de Khrouchtchev et Brejnev sagement éclatés en arborescences syntaxiques, nous avons commenté par vouloir *compter* les nominalisations du texte. Très vite, nous nous sommes rendu compte combien le problème était mal posé.

En effet, compter les nominalisations d'un texte est une entreprise parfaitement désespérante.

- Si on part d'une définition morphologique, une nominalisation est une forme substantivale du verbe ou de l'adjectif.

On aura donc :

- un *nomen actionis* :

verbe → substantif (ex. : učastvovat' → učastie
participier → participation)

- et un *nomen qualitatis* :

adjectif → substantif (ex. : vernyj → vernost'
fidèle → fidélité)

L'indexation automatique du russe que nous avons utilisée fonctionne très précisément sur ce critère de correspondance : la dérivation morphologique.

Ainsi, par exemple, l'algorithme d'analyse (c'est-à-dire la suite ordonnée d'opérations à effectuer) fait dériver automatiquement un substantif abstrait en *-ost'* de l'adjectif correspondant si celui-ci existe : seul cet adjectif sera donné dans le "dictionnaire" des lemmes, et le substantif en *-ost'* sera considéré comme une forme du lemme. On opposera donc, par exemple, le substantif *istinna* (la vérité) en tant que "vrai nom" ou nom "premier" à *istinmost'* (la vérité de quelque chose, le fait pour quelque chose d'être vrai), substantif dérivé de l'adjectif *istinnyj* (vrai).

L'analyseur automatique, cependant, ne prend en compte que le niveau morphématique, et ne peut rendre compte des implications *sémantiques* de cette dérivation.

C'est ainsi, par exemple, que le nom

promyšlennost' (*industrie*)

est analysé comme étant dérivé de

promyšlennyj (*industriel*).

Ceci est parfaitement cohérent du point de vue morphologique, mais induit un *effet de sens* parasite correspondant à "industrialité" (le fait pour quelque chose d'être industriel), ce qui est impossible pour *promyšlennost'*, qui doit alors être considéré comme un "vrai nom".

Le niveau morphologique dans le rapport de dérivation V + N ou Adj. + N n'est donc pas indépendant du niveau *sémantique*, puisque cette dérivation peut avoir des effets de sens imprévus. Compter des noms dérivés ne peut ainsi donner qu'un ordre de grandeur, que des renseignements de statistique lexicale, du niveau des potentialités du système de la langue.

- Voyons alors si on peut envisager un critère syntaxique de reconnaissance.

Après l'expérience de *promyšlennost'* (**industrialité/industrie*), on pourrait envisager de séparer les N dérivés qui sont en rapport avec un énoncé sous-jacent de ceux qui ont un comportement purement nominal.

Mais il faudra alors tenir compte de certains noms, qui sont sans rapport de dérivation avec un verbe ou un adjectif, et qui néanmoins ont un *fonctionnement* de nominalisation d'un énoncé sous-jacent.

Ex. : *Važnym etapom v žizni partii i strany javilsja oktjabr'skij plenum (1964 goda), kotoryj vyrazil nepreklonnuju volju partii razvivat' i strogo sobljudat' leninskie normy partijnoj žizni i principy rukovodstva.*

(Une étape importante de la vie du parti et du pays a été le plénum d'octobre 1964, qui a exprimé la volonté du parti de développer et d'observer rigoureusement les normes de vie du parti et les principes de direction édictés par Lénine.) (L.I. Brejnev)

N.B. : Le "plénum d'octobre 1964" désigne en clair la chute de N.S. Khrouchtchev.

En russe rien ne permet de rattacher morphologiquement *volja* à un verbe. En français, cependant, un rapport de dérivation permet de mettre en relation, d'une façon ou d'une autre :

la volonté du parti de développer les normes
 et *le parti a la volonté de développer les normes*
 ou *le parti veut développer les normes.*

D'autre part, dans le système de la langue, *volja* a un comportement syntaxique particulier, en ce qu'il peut régir un infinitif. C'est ainsi qu'une quasi-paraphrase de

volja partii razvivat' normy
 (*la volonté du parti de développer les normes*)

peut être en russe :

partija xocet razvivat' normy
 (*le parti veut développer les normes*).

Il existe ainsi des noms qui, hors de tout rapport de dérivation morphologique avec un verbe ou un adjectif, peuvent avoir un fonctionnement identique à celui de nominalisations "morphologiques", en ce que le SN dont elles sont la tête peut être paraphrasé par un énoncé verbal. Dans cette perspective, *volja* (*volonté*) peut être considéré comme une forme supplétive du verbe *xotet'* (*vouloir*).

Il est d'autres cas, cependant, où l'on peut difficilement considérer le N₁ d'un SN (N₁N₂) comme forme supplétive d'un paradigme morphologique verbal, et où néanmoins on peut paraphraser ce SN en un énoncé verbal.

Ex. : avtoritet partii (*l'autorité du parti*)

D'une façon ou d'une autre, ce SN peut être relié à

partija pol'zuetsja avtoritetom
(*le parti a de l'autorité, du prestige*)

alors qu'aucun énoncé verbal ne semble pouvoir être mis en rapport avec, par exemple,

člen partii (*membre du parti*).

Mais il apparaît vite que ce partage est difficile à faire *a priori*, dans une indexation automatique. Les difficultés que pose la formalisation informatique du phénomène de la nominalisation contribuent à remettre en cause l'idée que celle-ci serait uniquement un fait du système de la langue.

- On peut opposer dans les nominalisations celles qui représentent une forme entièrement nominale et celles qui gardent tout ou partie de la complémentation verbale. C'est ce que Tesnière appelait translation figée et translation non figée. Mais chez Tesnière la *forme* que prend le résultat final d'une translation est classée une fois pour toutes, immédiatement reconnaissable et interprétable, sans que soit pris en considération le résultat final de l'opération, à savoir un énoncé nominalisé s'insérant en place de nom dans un autre énoncé.

De la même façon, Lyons (p. 266) distingue entre expressions nominales du 1^{er} ordre et expressions nominales du 2^e ordre, selon qu'elles peuvent ou non être suivies de l'expression du temps. On opposera ainsi :

La manifestation a eu lieu à midi

**Jean a eu lieu à midi.*

Mais dans les deux cas, chez Tesnière comme chez Lyons, on a affaire à un problème de *lexique*, propre au système de la langue, avant tout enchâssement. Aucune ambiguïté n'est admise dans cette alternative.

Or l'alternative n'est pas inscrite au départ dans le lexique, mais dans le fonctionnement d'un même lexème en tant que "vrai

nom", forme entièrement nominale, ou en tant que nominalisation, gardant des *traces* d'un énoncé sous-jacent.

Ainsi le même lexème žizn' (*vie*) peut être lié, d'une façon ou d'une autre, à un énoncé sous-jacent dans

zizn' ljudej	(<i>la vie des gens</i>)
→ ljudi život	(<i>les gens vivent</i>)
to, kak ljudi život	(<i>la façon dont les gens vivent</i>).

Mais dans žizn' pokazala, čto (*la vie a montré que*) žizn' (*la vie*) ne peut en aucun cas être rapproché d'un quelconque N živět (*N vit*).

Il faut remarquer dès maintenant que le nom žizn' était tête de syntagme dans le premier cas :

SN (N₁N₂)

alors qu'il constituait le syntagme à lui tout seul dans le deuxième cas :

SN (N)

Du mode d'enchâssement d'une nominalisation "morphologique" va donc dépendre son mode d'interprétation en "vrai nom" ou nominalisation "syntaxique" avec énoncé sous-jacent.

Mais il y a plus : la forme que peut prendre l'énoncé sous-jacent à une nominalisation peut être très variable. Nous citerons pour mémoire les diverses neutralisations que subit un énoncé verbal en se nominalisant, qui sont plus nombreuses qu'en français, puisqu'elles concernent l'aspect verbal, et nous aborderons maintenant le problème de l'assertion.

Prenons le nom uspex (*succès*).

Dans Uspexi našego naroda poistine veličestvenny !
(Les succès de notre peuple sont véritablement *grandioses* !)
(L.I. Brejnev)

on peut paraphraser le SN par :

nas narod dobilsje uspexov
(notre peuple a remporté des succès).

Mais dans

Ot urovnja organizatorskoj i političeskoj raboty
v nizovyx zvenjax partii vo mnogom zavisit uspex
vsego našego dela.

(Du niveau du travail politique et d'organisation
dans les échelons inférieurs du parti dépend pour
beaucoup le succès de toute notre cause.)

(N.S. Khrouchtchev)

on ne peut pas reconstituer un mode personnel accompli, et il faudrait donc accepter une simple relation, sur un mode inasserté, comme :

vsě naše delo (byt') ušpesnym
(toute notre cause (être un succès)).

La même suite Nmz - N ("Nmz" = nominalisation) pourra donc, selon le contexte enchâssant, être interprétée comme un énoncé gardant une trace d'assertion, ou comme une simple relation prédicative, hors assertion.

C'est ce que Vendler oppose sous les termes de nominalisation complète et nominalisation incomplète, ou le linguiste tchèque P. Adamec sous les termes de modalité factographique et modalité idéographique.

A ce stade le phénomène est identique en français :
la hauteur de l'édifice.

Ce même SN, en fonction du contexte enchâssant,

- représentera un énoncé sous-jacent sur un mode préasserté (Nmz complète, modalité factographique) :

La hauteur de l'édifice nous a étonnés.

- représentera une simple relation prédicative :

La hauteur de l'édifice sera discutée en conseil municipal.

(Nmz incomplète, modalité idéographique);

- enfin pourra recevoir une interprétation ambiguë dans :

La hauteur de l'édifice a fait l'objet d'une discussion serrée.

selon que l'on reconstitue les énoncés :

(1) - *L'édifice a une certaine hauteur*
- *cela a fait l'objet d'une discussion*

ou (2) - *L'objet de la discussion est la hauteur*
- *la hauteur concerne un édifice (à bâtir).*

N.B. : Le problème est entièrement syntaxique et les exemples de nominalisations "morphologiques" ne sont qu'un cas particulier. Ainsi, le même raisonnement aurait pu être appliqué à un syntagme comme *le niveau de la discussion*, *le caractère des relations bilatérales*, etc. Seule l'analyse du SN entre ici en ligne de compte.

On pourra parler ici d'*interprétation*, ou de lecture transparente ou opaque (pour reprendre la terminologie de Quine) du SN. Ce cas d'ambiguïté n'était, semble-t-il, prévu ni par Vendler ni par Adamec.

Mais il s'agit ici non plus du classement d'un substantif en vrai nom ou forme dérivée, ni même d'une désambiguïstation selon le contexte enchâssant, mais bien d'une *décision* d'interprétation d'un SN comportant une nominalisation en 1) forme entièrement nominale, 2) énoncé sous-jacent consistant en une simple relation hors assertion, et enfin 3) énoncé sous-jacent comportant une assertion enfouie, en un subtil moment de bascule, où, d'un effort imperceptible, on passe, dans une forme, d'une *lecture* à une autre. Si alors la nominalisation doit être décrite en termes linguistiques, c'est d'une linguistique du fonctionnement qu'il s'agira, et non d'une linguistique de la fonction, ce qui permettra de rendre compte de l'existence de significations conflictuelles et du rôle du récepteur comme interprétant.

B) Le rapport de la nominalisation à l'énoncé sous-jacent

Nous avons évoqué les problèmes "techniques" que pose le passage de la nominalisation à un énoncé sous-jacent. Nous voudrions maintenant montrer que le choix d'une *théorie linguistique* sur ce rap-

port paraphrastique induit des *effets de lecture*, ou implique des cadres à l'intérieur desquels est possible tel ou tel type de lecture, et par là même tel ou tel type de théorie du sens. On cherchera donc — brièvement dans le cadre de cet exposé — ce que les théories linguistiques permettent de voir (c'est-à-dire de "lire"), mais aussi ce qu'elles masquent, ce qu'elles rendent invisible, "illisible". Le choix d'une théorie linguistique participe du choix d'un mode de lecture et d'interprétation.

Ex. : V.I. Lenin videl v ètom vyraženie revoljucionnogo duxa partii.

(V.I. Lénine voyait dans cela l'expression de l'esprit révolutionnaire du parti)

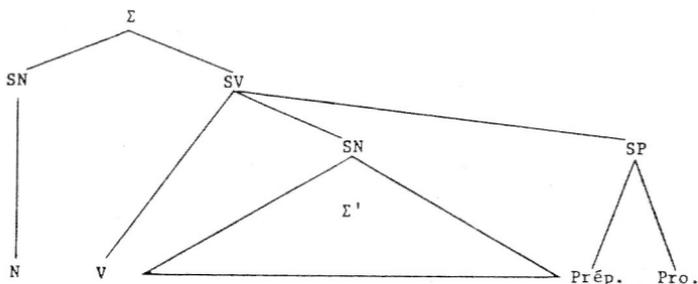
Deux théories principales s'affrontent pour décrire cette phrase.

1. L'hypothèse transformationnaliste

La nominalisation *vyraženie* (*expression*) est le produit d'une transformation généralisée : la grammaire engendre une phrase matrice et une phrase constituante. La suite constituante est *transformée*, ou nominalisée, en un SN, qui est "ensuite" enchâssé comme objet, ou SN₂, de la phrase matrice.

L'idée essentielle est que la suite enchâssée est la forme transformée d'une phrase entière et autonome, et que sous sa forme transformée elle figure dans la position d'un SN, elle "joue le rôle" d'un constituant de la matrice.

On obtiendra donc, en simplifiant, la structure suivante pour cette phrase :



Lenin videl { Δ vyražet revoljucionnyj duz partii } v ètom
 revoljucionnyj duz partii vyražetsja
 Lénine voyait { Δ exprime l'esprit révol. du parti } dans cela
 l'esprit révol. du parti s'exprime

(Δ est un "élément postiche", représentant un constituant effacé).

Par le principe de récurrence, le SN dominé par Σ contient donc à son tour une autre occurrence de Σ . Le SN contient lui-même une proposition, il domine une proposition.

Lyons (p. 174) propose une formalisation de la distinction entre phrase simple et phrase complexe en disant ceci :

"Toute phrase qui est générée par un groupe de règles dont une au moins contient le symbole initial Σ à droite de la flèche, est une *phrase complexe*; toutes les autres sont des *phrases simples*."

Il faudra donc, si on décrit la nominalisation vyraženie (*expression*) par enchâssement, considérer cette phrase comme phrase complexe. Si, en revanche, on ne considère la nominalisation vyraženie que comme un nom dérivé, et le SN entier seulement comme une *expansion* de la nominalisation, comme le feraient les grammairiens soviétiques de l'Académie des Sciences, alors il faudra considérer cette phrase comme une phrase simple.

Or l'enjeu n'est pas un simple conflit terminologique, il implique un *mode de lecture* de l'énoncé, dans son rapport à quelque chose qui lui est extérieur.

Le problème reste cependant non résolu de savoir quelle est la forme exacte de la proposition enchâssée, quelle est la répartition des éléments spécifiés ou non. C'est ce que nous avons essayé de représenter sur l'arborescence, mais peut-être conviendrait-il mieux de garder un infinitif, forme hors assertion : *vyražat'sja (s'ex-primer)*.

Cette hypothèse transformationnaliste, qui implique, en tout état de cause, un postulat de *conservation du sens* de la phrase initiale, repose sur l'idée d'une stricte neutralité de la transformation :

énoncé prédicatif → nominalisation.

Ces deux structures de surface différentes ne seraient ainsi que deux *formes* syntaxiques réalisant de façon différente une même structure profonde. Les neutralisations constatées dans la transformation de nominalisation ne seraient alors qu'une sorte d'*ellipse* par rapport à l'énoncé verbal sous-jacent, ellipse qu'il suffirait de compléter pour "retrouver" l'énoncé sous-jacent sous sa forme complète et première.

Cette restitution, à notre avis, n'est pas autre chose qu'une pratique spontanée de *lecture* comme complément d'un manque. Mais la théorie linguistique de cette restitution reste à faire.

2. L'hypothèse lexicaliste

L'hypothèse lexicaliste est tout l'opposé : cette théorie répond par la négative à la question de savoir si l'on doit supposer un énoncé sous-jacent pour expliquer la nominalisation, comme résultat de la transformation de cet énoncé en SN. Les nominaux dérivés morphologiquement de verbes ou d'adjectifs sont donc traités comme des noms "ordinaires", la seule différence avec ceux-ci résidant dans les traits lexicaux dont ils sont munis, permettant ou non d'avoir, par exemple, un complément à l'infinitif (Chomsky-70).

On devrait donc considérer sur le même plan, c'est-à-dire comme des noms suivis de leur complément (de formes diverses) l'ensemble très vaste des SN du corpus. Une même analyse sera ainsi donnée de

et de volja partii (*la volonté du parti*)
 ĉlen partii (*le / un membre du parti*).

Or ce qui est une simplification considérable au plan linguistique peut être un facteur de blocage, de masque, dans la problématique que nous avons esquissée dans cet exposé : celle qui consiste à rechercher le lien entre un texte et un "ailleurs" qui lui soit spécifique, par une étude du fonctionnement des nominalisations.

C'est pour cette raison que nous nous en tiendrons à une problématique de la nominalisation comme *enchâssement*, qui, malgré ses aléas, permet de faire éclater l'idée de linéarité d'un texte qui est impliquée dans le traitement lexicaliste par complémentation. Dans l'hypothèse lexicaliste *un nom est un nom*, et rien d'autre. L'hypothèse transformationnaliste, si elle ne règle pas tous les problèmes, permet au moins de donner un cadre théorique à l'intérieur duquel peut être pensé le rapport du nom et de la proposition.

Nous pensons seulement que la nominalisation et l'énoncé verbal, qui ont en commun une certaine *relation* entre des termes, ne sont pas équivalents du point de vue de l'énonciation, ce qui prendra tout son sens lorsqu'on se posera la question de la source, de l'origine du discours, de ses niveaux de prise en charge, et non plus celle des règles permettant d'engendrer des phrases grammaticales et de les interpréter. C'est pour cela que nous tenons à parler d'énoncé verbal sous-jacent, ou associé à une nominalisation, et non d'énoncé *prédicatif* sous-jacent, puisque nous pensons que la relation prédicative est commune aux deux :

rost proizvodstva (*l'augmentation de la production*)
 et proizvodstvo rastët (*la production augmente*)

ont une structure identique.

Pour la même raison on ne parlera pas de "déprédicativisation" dans la nominalisation.

La différence se situe dans le niveau de prise en charge de cette relation : l'énoncé nominalisé perd son assertion, ou ne garde que la *trace* d'une assertion antérieure.

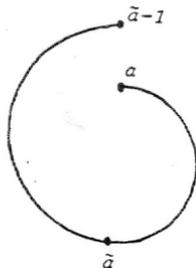
(Nous avons donné ailleurs, cf. Sériot-84, des propositions pour une herméneutique du désenchantement, c'est-à-dire la détermination du choix de réassertion par re-spécification des éléments marquants.)

C) Le chaînon manquant

Nous terminerons en proposant un traitement non logiciste de la nominalisation, ce qui permettra de rendre compte, en même temps, de l'échec du comptage automatique dans notre corpus de textes politiques soviétiques.

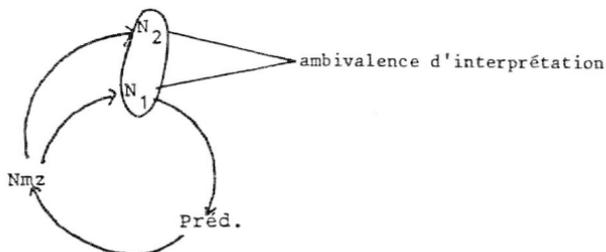
La nominalisation est un phénomène déroutant, où tout désir taxinomique se trouve inassouvi.

Une représentation adéquate du fonctionnement non seulement ambigu mais encore *ambivalent* (c'est-à-dire où les différentes lectures peuvent être co-présentes) de la nominalisation nous semble être la structure de *came* proposée par A. Culioli (1968) :



Nous définirons la nominalisation en russe comme une came potentielle : un nom N_1 peut rentrer dans une structure prédicative, cette dernière peut se nominaliser. Cette nominalisation pourra alors revenir au point de départ (fonctionnement purement nominal), ou garder quelque chose en plus, c'est-à-dire un fonctionnement prédicatif (mais dans ce cas préasserté).

Ce que nous représenterons ainsi :



On rendra compte ainsi de la double lecture possible d'un SN comme *rol' partii* (le rôle du parti), selon qu'il s'agit

- d'une relation déterminative :

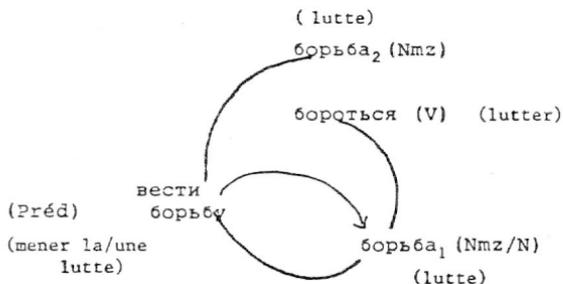
rol', kotoruju partiya igraet / dolžna igrať / igrala by ...
(le rôle que le parti joue / doit jouer / jouerait ...)

- ou d'une relation prédicative (préassertée) :

partija igraet / dolžna igrať / igrala by (nekotoruju) rol'
(le parti joue / doit jouer / jouerait (un certain) rôle)

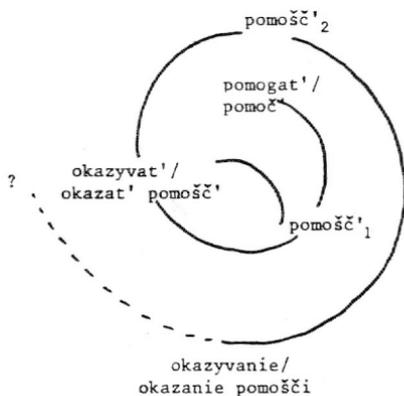
et dans ce cas *rol' (rôle)* est la trace nominale d'une relation prédicative avec effacement du support verbal *igrať (jouer)*. Ici le SN *rol' partii (le rôle du parti)* conserverait le souvenir effacé de quelque chose dit ailleurs et avant.

On pourra de même "modéliser" l'ambivalence de fonctionnement de la nominalisation dans la suite $V - NmZ$, c'est-à-dire un prédicat analytique comme *vesti bro'bu* (mener la / une lutte) :



Ici bor'ba (*lutte*), dérivé nominal de borot'sja (*lutter*) est soit l'élément nominal de la locution verbale vesti bro'bu (*mener la/une lutte*) : bor'ba₁, soit la trace de cette même locution verbale après effacement du support verbal vesti (*mener*) : ce sera bor'ba₂. Mais, formellement, c'est le même lexème.

Enfin, un schéma encore plus complexe est nécessaire pour rendre compte de la série pomogat' / pomoč' + pomošč' + okazyvat' / okazat' pomošč' + okazyvanie / okazanie pomošč'i (*aider (ipf/pf)* → *aide* → *apporter une/de l'aide (ipf/pf)* → *l'apport d'une/de l'aide (ipf/pf)*) :



(On a ici une intrication très dense de catégories nominales et verbales. En particulier, l'opposition aspectuelle est conservée dans la nominalisation du verbe opérateur *okazyvat' / okazat' + okazyvanie / okazanie* (*apporter (ipf / pf) + apport (ipf / pf)*). Ces faits n'ont pas d'équivalent en français.)

Nous pouvons revenir maintenant au problème de la référence, qui a été cité au départ de cette réflexion à partir de la "langue de bois" en russe, souvent décrite par ses détracteurs comme "un discours parlant de choses qui n'existent pas".

Pour des philosophes du langage comme Frege et Russell, le problème de la réalité des entités qui constituent le référent du discours est résolu en posant que l'acte de prédication (attribution d'un prédicat à un sujet), par son caractère de référence à ce dont on parle, implique nécessairement une réalité extra-linguistique.

On accorde donc un statut particulier d'*existence* au référent des noms placés en position de sujet, ce qui est un argument en faveur d'une division de la phrase en Sujet // Prédicat.

Il faut ainsi poser, dans leur perspective, une dissymétrie de principe entre deux fonctions fondamentales de l'énoncé :

- l'*identification* (ce que certains linguistes soviétiques appellent *nominacijsa* : Arutjunova, Ufimceva). Elle se fait au moyen des "noms propres" et de leurs substituts : les descriptions définies (en français ce sont des locutions nominales précédées par l'article défini. En russe cette fonction sera remplie, mais de façon ambiguë puisqu'il n'y a pas d'article, par le SN (N₁N₂)).
- la *prédication*, ou l'attribution d'un prédicat à un sujet qui est, lui-même, déjà identifié.

On peut alors parler d'un véritable *engagement ontologique* accompagnant la seule fonction d'identification.

Or semblable dissymétrie n'est, selon nous, possible que dans une vision logiciste de l'énoncé. Et la nominalisation, du moins

en russe, est précisément ce qui permet de faire éclater cette opposition tranchée entre le nom (fonction d'identification) et la proposition entière (fonction de prédication) : il n'y a pas de place pour la nominalisation dans un système logique, du moins dans celui, extensionnel, de la substitution et des tables de vérité.

La nominalisation serait alors le "chaînon manquant" entre le nom et la proposition : c'est non seulement un passage de l'un à l'autre, un intermédiaire, mais encore un passage *non discret* et *ambigu* entre le nom et la proposition (il peut être interprété comme "tirant" vers l'un ou l'autre pôle). Bien plus, une nominalisation dans un énoncé en langue naturelle peut, dans certaines conditions d'interprétation, être à la fois, en même temps, l'un *et* l'autre, provoquant ainsi des effets de sens imprévus.

De même, l'engagement ontologique, ou présupposé d'existence, peut alors porter aussi bien sur les descriptions définies du type

- que
- a) narody sovetskogo sojuza (*les peuples de l'Union Soviétique*)
 - b) rost proizvodstva (*l'augmentation de la production*).

Les descriptions définies du type b) étant elles-mêmes une prédication (sur un mode *décalé* par rapport à un énoncé asserté, certes, mais relation prédicative néanmoins), on pourra alors tout aussi bien parler d'engagement ontologique à propos de quelque chose qui n'est pas une chose (donc pas du domaine de l'être), mais déjà une prédication sur quelque chose : un énoncé *prédicatif*, et non plus seulement un énoncé *existenciel*.

Dans certaines positions syntaxiques il y a donc non plus présupposé d'existence de la chose dont on parle, mais présupposé de conformité de la relation prédicative à un "état de choses" dans la réalité.

Chez certains auteurs qui, dans une perspective de *grammaire de texte*, étudient des discours suivis, ce présupposé est renvoyé à une anaphore d'un énoncé antérieur, effectivement introduit "avant" dans le même discours.

Nous avons essayé de montrer ailleurs (Sériot-84) que le lieu métalinguistique de préassertion de l'éventuel énoncé sous-jacent à une nominalisation pouvait être non seulement *antérieur* à l'acte actuel d'énonciation, mais encore *extérieur* au discours en question, c'est-à-dire que des nominalisations pouvaient renvoyer à un énoncé qui n'avait *jamais* été dit avant dans le cours du texte, la nominalisation ne pouvant plus, alors, être traitée comme anaphore.

Mais la nominalisation elle-même n'est alors qu'un cas particulier du SN (N_1N_2).

Il y a, dans la concaténation du SN (N_1N_2), des *traces* de quelque chose d'*antérieur* et d'*extérieur* à cette chaîne. Ce quelque chose est un objet du discours, que le sujet d'énonciation s'approprie pour faire entrer dans une relation prédicative qui sera, elle, prise en charge. L'objet du discours n'est donc pas, comme dans un exemple de grammaire, un objet quelconque, mais quelque chose qui a déjà subi des opérations de sélection et d'assertion.

Le SN est une *réification* de prédication (cf. la différence entre *proizvodstvo rastët* et *rost proizvodstva* : *la production augmente / l'augmentation de la production*).

Il s'agit là d'un phénomène tout à fait particulier aux langues naturelles, du moins aux langues qui connaissent la structure morpho-syntaxique d'enchâssement. C'est tout l'opposé d'un système logique. On sait, par exemple, que Russell, dans sa syntaxe logique, se débarrassait du problème des descriptions définies en les faisant éclater, en "mettant à plat", sur le même plan, les relations prédicatives enchâssées, en désenchâssant toutes les relations prédicatives pour en faire une concaténation d'assertions (c'est l'exemple classique "Le roi de France est chauve", traité par le recours aux quantificateurs).

Le SN (N_1N_2), réification de prédication, est une prédication devenue chose car présentée *sous la forme d'un nom*. Ce que

nous cherchons ici, ce sont les mots sous les mots, les propositions sous les noms.

Ainsi, à côté de ce que le texte *dit* explicitement, il y a ce qu'il *montre* : les relations prédicatives enchâssées, à la prise en charge décalée. Nous pourrions parler alors de *polyphonie inégale* pour désigner cette imbrication de plusieurs lieux d'énonciation dans un même texte, échelonnés sur plusieurs niveaux d'assertion.

CONCLUSION

Nous avons essayé de montrer la dimension irréductible de la langue, le "réel de langue", à partir d'un point de syntaxe du russe : la nominalisation comme un cas particulier du SN (N_1N_2). Nous voulions mettre en évidence ce qui, de la langue, résiste à une formalisation logique.

La problématique linguistique de l'enchâssement permet de dépasser et de déplacer l'opposition logique du nom et de la proposition.

Penser l'enchâssement comme une anaphore permet également de ne pas rester dans le cadre étroit d'une linguistique de la phrase, en ce que la dimension du texte suivi est prise en compte. Mais l'anaphore textuelle implique la clôture du texte, qui posséderait une initiale absolue. Or il y a *toujours déjà* du discours, des choses dites *avant* : l'anaphore peut être extra-textuelle.

Enfin, travailler sur le russe en tant que francophone nous a permis d'aborder une problématique du SN qui n'aurait pas eu le même fondement si nous avions travaillé sur une langue comme le français ou l'anglais (pour plus de détails, cf. Sériot-83).

En ce qui concerne la question posée au début de cet exposé : quelle est la différence entre un nom et une proposition, nous avons été amené à renverser la formulation de Russell, pour qui la signification est nomination.

Nous dirons, dans cette recherche du propre de la langue, que *toute nomination tend à être prédication* : cela consiste à pousser l'interprétation du SN non pas du côté du nom (qui serait suivi de ses compléments, ou expansions), mais du côté de la relation. Toute nomination est ainsi plus ou moins prise en charge par un énonciateur; la nomination, et non plus seulement la relation prédicative, est à référer à l'énonciation. Il n'y aurait donc pas de "vrai nom", ni même de "nom propre", logique ou non. Le nom propre n'appartient pas plus à l'objet que le nom commun, il est le résultat d'opérations de prédication et de prise en charge décalées par rapport à celles de la proposition. Loin d'être un "reflet" de la réalité, la langue serait ainsi plutôt une activité modélisante et un moyen de situation du sujet énonciateur par rapport à un matériau préasserté qui lui sert d'objet pour son discours.

Il y a donc un passage non discret du nom à la proposition : les "faits", "états de choses" et "concepts" ne sont pas des catégories du réel, mais de la langue, considérée comme condition de possibilité de l'interprétation d'un discours. La nominalisation n'est que la manifestation la plus visible d'un phénomène plus général et fort troublant : le *glissement* nom → SN → proposition. En termes linguistiques il s'agira de la récurrence de l'enchâssement : p contient SN, SN contient p.

On pourra parler alors du caractère non pas illogique du langage, mais profondément *alogique*.

Ainsi, si dans la nominalisation le Verbe se fit Nom, en termes ontologiques nous dirons :

Et la Relation se fit Chose ...

Patrick SERIOT

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMEC P. (1973), "O semantiko-sintaksičeskix funkcijax deverbativnyx i dead"ektivnyx suščestvitel'nyx", dans *Naučnye doklady vyššej školy* (Filologičeskie nauki), n° 4, p. 40-46.
- ARUTJUNOVA N.D. (1976), *Predloženie i ego smysl'*, Moscou, Izd. Nauka.
- BENVENISTE E. (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, p. 63-74.
- BREJNEV L.I. (1973), "Otčëtnyj doklad Central'nogo Komiteta KPSS XXIII s"ezdu Kommunističeskoj Partii Sovetskogo Sojuza", dans *Leninskim kursom*, Moscou, Izd. Političeskoj literatury.
- CHOMSKY N. (1970), "Remarks on Nominalization" (éd. fr. dans *Questions de sémantique*, Seuil, 1975).
- CULIOLI A. (1968), "La formalisation en linguistique", dans *Cahiers pour l'analyse*, n° 9, p. 106-117.
- FREGE G. (1892), "Über Sinn und Bedeutung", trad. fr. dans *Ecrits logiques et philosophiques*, Le Seuil.
- KHROUCHTCHEV N.S. (1961), "Otčët Central'nogo Komiteta Kommunističeskoj Partii Sovetskogo Sojuza XXII s"ezdu KPSS", dans *XXII s"ezd, stenografičeskij otčët*, Moscou, Gosudarstvennoe Izdatel'stvo političeskoj literatury.
- LYONS J., *Linguistique générale*, Larousse (1970).
- MILNER J.-C. (1978), *L'amour de la langue*, Le Seuil.
- QUINE W.V.O. (1960), *Word and Object*, New York, Wiley and Sons.
- RUSSELL B. (1905), "On Denoting", trad. fr. dans *L'âge de la science*, III, Paris, 1970, p. 171-186.
- SERIOU P. (1983), "Traductibilité et reconfiguration de la forme-sujet dans la traduction russe-français", Colloque international de linguistique contrastive et de traduction : langues slaves et romanes, Aix-en-Provence, 17-19 nov. 1983, à paraître dans les *Actes du Colloque*, éd. I.N.E.S., 25 p.
- SERIOU P. (1984), *Analyse du discours politique soviétique*, Paris, éd. I.N.E.S.
- TESNIERE L. (1959), *Eléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

UFIMCEVA A.A. (1977) (éd.), *Jazykovaja nominacija*, Moscou.

VENDLER Z. (1967), *Linguistics in Philosophy*, New York, Ithaca.

WITTGENSTEIN L. (1921), *Tractatus logico-philosophicus* (trad. fr. 1961, Gallimard).



SOMMAIRE

	page
• Paul GARDE, Dualité de la relation syntaxique : relation dépendantielle et relation référentielle	1
• Aurélien SAUVAGEOT, Le fait de syntaxe	27
• Christian TOURATIER, Le prédicat comme fonction syntaxique	47
• Lucien PERNEE, La relation prédicative en grec : phrase nominale et verbe être	61
• Patrick SERIOT, Et le verbe se fit nom	77
• André ROMAN, Sur la constitution de la phrase et la phrase arabe	105
• Salem CHAKER, Syntaxe de la langue ~ syntaxe de la parole ? Intonation et situation dans l'analyse syntaxique : quelques points contro- versés en berbère	121
• Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX, Les apports d'une grammaire de la langue orale à l'étude des relations syntaxiques : à propos du créole de Guadeloupe	141
• Daniel VERONIQUE, <i>gēj</i> , <i>fer</i> et quelques autres opérateurs sémantico-syntaxiques en mauricien	163
• Compte rendu : DRLAV n° 31 : <i>Naturalité, syntaxe, référence</i> , par Daniel BRES- SON	183